

## Ces indispensables marchands de deuxièmes

Les deuxièmes ? Mais des deuxièmes choix, naturellement. Autrement dit des rossignols. C'est-à-dire encore des vacherins pas forcément mauvais, mais dont la présentation laisse un peu à désirer. Soit ils sont restés dans vos caves sans trouver preneur, avec le temps qu'il fait pas étonnant, presque l'été au cœur de l'automne, soit ils ont traîné chez le client et que pour finir celui-ci, sans vergogne, vous les a retournés. Bref, plusieurs causes peuvent intervenir pour que d'une marchandise apparemment de qualité au départ, et puis encore, la chose serait à discuter longtemps, vous vous retrouviez avec une cofia pas possible à laquelle il convient de trouver un avenir décent. C'est alors que vous rameutez vos marchands de deuxièmes, et que ceux-ci, devant la quantité que vous leur proposez, sont heureux comme des princes !

On découvrira ci-dessous les personnalités de quelques-uns de ces personnages toujours hauts en couleur. Non, ce ne furent jamais des gringalets timides et chipoteurs qui s'attelèrent à cette noble tâche de liquider une marchandise dont personne des autres clients ne voulait.

Ce n'étaient pas des épiciers de village à vous compter le sous qui dépasse de vos dix francs. Ils ne les vendaient pas non plus au poids d'or, à la pièce plutôt, ou aux cinq, aux dix. En fin de journée, lassés, ils vous auraient rempli votre panier pour pas grand chose. Evidemment, le solde, après que chacun eut trié, ne valait plus grand chose non plus ! Larges quand il y avait de leur avantage, ainsi que le sont tous les commerçants.

Ils passaient chez l'affineur. Pas un de pareil, personnages typés. Ils ne détonnaient pas dans le monde si particulier du vacherin. Poses-toi pas de question. Braves gens, romanichels, semi-truands. Ils débarquaient de n'importe quel équipage, voiture courante, à moitié pourrie, camionnette, Mercedes. Des femmes parfois les accompagnaient, ordinaires, distinguées ou poupées de luxe, fardées et parfumées un peu trop, nous semblait-il, pour vendre des vacherins. Il est vraiment des odeurs qui ne vont pas bien ensemble !

Si d'aucuns, les plus rares, exigeaient une marchandise impeccable, toujours se présenter devant le client sans risquer de recevoir un fromage en retour « sur le coin de la gueule », ils triaient volontiers pour ne choisir que les meilleurs, d'autres par contre, les plus nombreux, ne s'encombraient pas de critères sélectifs aussi élevés. Ils prenaient.

C'était une caisse, deux caisses, et même trois. On pesait. Ils payaient. Les crédits, dans ce milieu ne portent pas chance. Et puis il est si facile d'oublier que l'on doit quelque chose! On les voyait ensuite se perdre dans un brouillard d'automne à couper au couteau ou dans la nuit déjà tombée, avec des feuilles mortes plein la cour. Ô les figures, sympathiques, tout d'une pièce. Cette façon d'aborder l'humanité d'une manière simple et franche. L'art aussi d'acheter et de vendre.

Avec ces revendeurs, leur présence était d'une nécessité absolue, on se débarrassait d'une marchandise qui attendait depuis le début de la semaine sans preneur. Il n'y avait plus qu'eux pour nous en délester.

Ne pas dire leur nom, à ceux qui s'en sont allés de l'autre côté de la barrière, ce serait les déshonorer. Il y eut déjà Tenisch, estropié de la route, chauffeur de poids lourds, venu dans sa petite voiture automatique, dépliant seul sa chaise roulante, s'y coulant avec peine et d'une manière qui faisait mal, mais que personne ne l'aide, il a sa fierté. Il rentrait, frigorifié, pour s'en aller près du fourneau en se frottant les mains. On aurait dit qu'il avait toujours froid aux mains. Et là, parfois, et même souvent, il nous racontait ses déboires. Il s'était planté dans les neiges du Mollendruz. Et personne pour l'en sortir. Il riait. Peut-être pour ne pas pleurer? Optimiste, encore que sous ses airs canailles, se cachait une vraie sensibilité mais qu'il ne voulait en rien laisser paraître. On lui remplissait trois caisses. Bonne affaire pour lui et pour nous. Il les avait à un prix correct, nous épurions nos stocks. Et pas moyen de lui faire comprendre ce qu'est un deuxième. Une seule catégorie et qu'on n'en parle plus.

Il vendait en plaine. Il s'enfilait dans une cour. Il klaxonnait, ouvrait la fenêtre par laquelle on l'entendait crier :

- C'est Tenisch !

Alors, curieux ou excédé, on venait. Il ne se bougeait pas. Il demandait qu'on aille ouvrir le coffre et qu'on se serve. C'était à la pièce, des prix, on le devine, à coucher dehors. Quand on arrivait à les connaître, on lui faisait une remarque. Il répondait :

- Vous comprenez, c'est la bonne œuvre !

Alors on riait ensemble !

Voici maintenant Roland Roachat du Sentier, grand et gros, ténor ou baryton à la Chorale du Brassus, à la voix bien timbrée, puissante. Ancien boucher, marchand de deuxièmes et de saucisse aux choux comme vous l'aimez, odorante quand l'on soulève le coffre de sa grosse voiture.

Il salue haut et fort, sans fioriture :

- Salut, Gaston.

Quand il pénètre dans le local de vente, y a plus de place pour rien d'autre que lui. Il est là, massif, encombrant. Il fait claquer sa caisse vide par terre, ce qui veut dire : remplissez-la moi, nom de sort ! Car un vrai affineur a toujours des deuxièmes qui traînent, et si ce n'est pas là, à portée de main, quelque part, cachés sous une planche. Aboulez sinon je me fâche. Vous n'avez pas le droit de me laisser repartir sans que ma caisse soit pleine.

Il payait 3.- par kilo, pas plus, pas moins. Ne faisait que dans le bas de gamme. On lui donnait des piles à trier. Il n'en sortait que peu. Et les rares mis de côté, on les mettait par dessus.

C'était le beau temps quand même, quand, dans la saison, il y avait des vaches dans les champs dont on entendait les cloches debout sur le pas de porte, des vacherins en suffisance, des bons, des un peu moins, des pas du tout, et que le Roland débarquait. Il vous rassurait sur la vie en sorte par sa présence énorme. En général il arrivait en fin de journée. Autre chose tout de même que les clients ordinaires, au téléphone pas toujours sympas. L'humanité, la simplicité, le cœur sur la main. Et l'humour. Ainsi quand par malheur il n'y en avait pas :

- Tu me les caches, charogne !

Descendait lui aussi en plaine. S'enfilait dans des bistrots de campagne ou de banlieue. Posait son panier sur la table, sortait le pain et le vacherin, coupait des noces, les embardouflait de sa crémeuse marchandise et criait dans la salle :

- Goûtez-moi ça, pas de la camelote comme vous en achetez dans les supermarchés, du vrai de la Vallée.

Quel honneur pour nous !

Les clients raides de la nuque, sans sourire, qui chipotent et ne lui en achètent pas, cadres dans une usine quelconque peut-être, il les ignorait. De pauvres types qui ne savent pas ce qui est bon, qui ne connaissent rien à la vie. Il n'avait pas tort. Mangez du vacherin et vous vivrez,

goûtez aux produits de la terre, authentiques, il sera toujours temps de chipoter ailleurs. N'empêche, le Roland, il nous manque. Et on irait des fois le rechercher rien que pour qu'on puisse l'entendre encore nous dire :

- Salut !<sup>1</sup>

Mercredi 16 septembre 1981

### † Roland Rochat

« Il avait le cœur sur la main », c'est la phrase entendue un peu partout, et c'est certainement le plus bel éloge qu'on puisse lui décerner, parce que c'était vrai.

Qui d'entre nous ne l'a pas vu déambuler avec ses gros paniers d'osier blancs remplis de vacherins, de fraîches et de boutefats fabrication maison, qu'il embarquait dans son auto pour ses livraisons, mais aussi et souvent pour offrir aux amis ?

Qui ne l'a pas entendu semer la gaieté dans les petits bistrotts du pied du Jura, ou à Lausanne, au « Mont d'Or », au « Pavement » et à la « Barre », amalgamant la musique des accordéons avec son même panier de victuailles combières qu'il aimait vanter et offrir autour des tables ?

Qui ne se souvient à Bois d'Amont des soirées de « La Musique » où il arrivait pour l'entracte ou la finale, provoquant avec de bonnes histoires les éclats de rire des plus « endurcis », tout en faisant déguster son vacherin bien à point ?

Avec un petit sourire narquois et de biais, il lui arrivait de lancer une petite pointe malicieuse : « on le fabrique quand même bien mieux à La Vallée qu'en France ? », Pointe parfaitement comprise et acceptée, bien entendu.

Et son abord cordial et sympathique lorsqu'on tombait sur lui au Sentier ou au Brassus, autour de tables garnies de figures expectatives : « Salut la classe » pour nous rappeler notre âge ou soulever le sien, et lorsqu'il lui arrivait de perdre aux cartes, son « Biribaraba » au brassage du plot, qui lui faisait revenir la chance.

C'est en 1933 qu'il avait repris un commerce au Sentier ; venant des Charbonnières cela nous présageait déjà un « endurci » et du caractère ; et c'est seulement l'année dernière qu'il a passé l'attelage à un successeur, sans s'arrêter lui-même de travailler, représentant pour lui un demi-siècle de labeur dans nos murs.

Alors bravo Roland ! Tu avais une belle nature et on ne t'a jamais entendu te plaindre.

Et puis maintenant, puisque tout doit passer, restera le souvenir de cette bonne figure combière qui nous manquera au Sentier.

Toute la population que tu as si bien et aimablement servie te dit un chaleureux merci pour ta longue et fructueuse carrière à La Vallée, et puis les « 07 », tes copains de toujours, te disent une dernière fois et avec une pointe d'émotion : « Salut Roland ! c'est vrai, tu avais le cœur sur la main ».

G. G.

<sup>1</sup> Roland Roland, aux grandes heures de son métier de revendeur, dans les années huitante, lança le Club « Le Pèlerin » dont il était le seul animateur, groupement destiné à réunir régulièrement quelques bonnes fourchettes locales en vue de déguster les bons produits du pays. Le club ne dura guère que le temps de l'idée !

 <b>Club - Le Pèlerin -</b>	
<small>Vous êtes convoqué le</small>	<small>Monsieur</small>
_____	_____
_____	_____
_____	_____

Connaissez-vous Martin de Monthey, de réputation universelle ? On racontait que le Valais était un marché impossible à pénétrer pour les vendeurs de vacherins. Erreur, lui il en vendait des tonnes.

On l'appelait au téléphone. On lui disait :

- Vous n'auriez pas besoin de deuxièmes ?

D'ordinaire il répondait :

- Envoyez la marchandise.

Et pas besoin de facture. C'est lui qui taxe. Peu d'ordinaire. Des affineurs parlent entr'eux :

- Il te les paie combien ?

- Un franc au kilo !

Juste de quoi payer le port. Et pour eux de rire à se faire mal au ventre !

Des fois il répondait par la négative. Il en avait plein son corridor. Il ne savait plus où les mettre. Des collègues lui en avaient envoyé une bombardée le jour d'avant. Mais pour finir il répondait, car de la marchandise à un prix pareil ça ne se refuse pas !

- Envoyez quand même.

Cà lui permettait de baisser encore le prix. A ce régime là on ne pouvait même plus payer le port. Mais au moins on était content de se débarrasser d'une telle marchandise que l'on n'allait pas regretter longtemps.

C'est d'ailleurs comme ça, le commerce, il faut savoir perdre pour mieux gagner !

Cet autre du village en remplissait sa mini-commerciale jusqu'au toit. Site de vente préféré, usines de Cossonay, le vendredi, à l'heure de la sortie, quand chacun, content, est apte à ouvrir facilement son porte-monnaie. Et puis rentrer un vacherin pour le souper, finir la semaine de cette manière, n'est-ce pas agréable ? Un client pas content, sur le tas y en aura toujours d'immangeables, pas de quoi en faire une histoire, on remplace. On pèse pas, d'ailleurs, c'est à la pièce. Et l'on ne remonte pas tant qu'il en reste un seul dans le coffre.

Dans ce métier, les prix, souvent, c'est à la tête du client, selon l'humeur. Une manière de vendre qui ne s'apprend pas. Peut-être faut-il s'appeler Roachat ? C'est l'automne aussi, et quand il pleut, et qu'il tombe

des feuilles mortes, et qu'il est nuit, et qu'il fait froid... qui ne douterait pas du métier ? On n'exulte pas. La voiture sent le vacherin. Il est tard. On se dit qu'il y aurait peut-être d'autres moyens de gagner sa croûte. A moins que vendre des vacherins, il n'y ait que cela dans la vie ?